Sylvain Laurens

Des entre-soi "cosmopolites" aux sociabilités intenses ?

Enquête sur l'individualisation paradoxale de la pratiques sportive dans un club bruxellois

Regards Sociologiques, n°43-44, 2012, pp.35-59

La notion d'entre-soi est fréquemment utilisée en sociologie pour désigner des espaces de sociabilité relativement fermés vis-à-vis de l'extérieur et dans lesquels les couches supérieures seraient à même de faire fructifier un capital social rare. A partir d'une enquête sur un club de loisirs bruxellois situé au cœur du quartier européen, cet article prend pour objet le cas paradoxal d'un entre-soi sans sociabilité intense et où la coupure vis-à-vis de l'extérieur semble être le vecteur principal d'adhésion. Mêlant en son sein plusieurs fractions des classes dominantes internationalisées, l'Omnium Club propose en effet un exemple limite d'un espace de sociabilité relativement fermé mais dans lequel prévaut une forme d'individualisme voire une forme de compétition à travers la valorisation d'une pratique sportive très individualisante. A travers cet exemple, l'article développe ainsi une réflexion plus générale sur l'utilisation – sous un mode routinisé – de la notion d'entre-soi et propose d'arrimer cette notion à une réflexion systématique sur les usages sociaux dominants de ces espaces protégés que les sociologues sont parfois amenés à enquêter.

Dans le cadre d'une enquête collective sur les lobbys patronaux européens, nous avons été amenés à observer *in situ* les salariés des *business associations* basées à Bruxelles dans le cadre de leur travail mais aussi en dehors de leurs heures de bureau, alors qu'ils investissent les espaces de sociabilité du quartier européen[1]. « Pot hebdomadaire des lobbyistes face au Parlement européen », pot des français de Bruxelles organisé par le Medef et où s'échangent les cartes de visite de tous les participants, tournoi de football du Parlement européen où concourent assistants parlementaires et consultants, « *exit office party* »... les enquêtés que nous suivons considèrent eux-mêmes ces moments comme un prolongement possible de leurs activités professionnelles. Bien sûr, dans les faits, ces rendez-vous sont inégalement intéressants sur le plan professionnel et inégalement investis par les représentants d'intérêt économiques. Disposant bien souvent d'un capital social acquis dans les années 1970 ou 1980, les « anciens » soulignent en général en entretien le faible intérêt que représente pour eux la fréquentation de certains de ces lieux les plus visibles et les plus accessibles (comme le pot des lobbyistes ou le « pot des Français » auquel se mêlent rarement de très hauts fonctionnaires de la Commission par exemple). Mais cette injonction professionnelle à « faire du réseau » « hors travail » ou à faire fructifier un carnet d'adresses fonctionne en revanche pleinement pour les stagiaires des institutions ou les plus jeunes lobbyistes. Si bien que dans leurs premiers mois à Bruxelles, ces derniers expérimentent généralement une socialisation secondaire active dans ces différents lieux balisés et connus du « milieu ».

Parmi ces activités périphériques menées en dehors des heures de bureau, la participation à un ou plusieurs clubs privés de loisirs au plus près du lieu de travail fait en revanche partie des pratiques les plus partagées dans la population enquêtée et ce quel que soit l'âge ou le niveau de responsabilité. Ces clubs sont bien sûr inégalement prestigieux, inégalement fermés sur l'extérieur. Ils constituent comme le soulignent très justement Sébastien Chauvin et Bruno Cousin pour les clubs milanais[2] un espace différencié voire un *espace concurrentiel* des clubs bruxellois au sein duquel se déploient des stratégies distinctives d'appartenance mais aussi de multi-appartenance. Si certains de ces clubs de la ville reposent sur une forme de cooptation (comme le club international *Château Saint Anne* qui compte

[1] Baisnée Olivier, « "En être ou pas". Les logiques de l'entre soi à Bruxelles », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°166-167, 2007, pp.110-121. Voir aussi : Julie Cailliez, *Schuman-City : des fonctionnaires britanniques à Bruxelles*, Bruylant (coll. Cahiers migrations), 2004.

[2] Cousin Bruno, Chauvin Sébastien, « La dimension symbolique du capital social : les grands cercles et Rotary Clubs de Milan », *Sociétés contemporaines*, 2010, n°77, pp.111-137.

Photos 1 & 2 – Face au Parlement européen, envahissement de la chaussée et des ronds-points par les travailleurs du quartier européen | « Pot du jeudi soir » (*photos SL)*

malgré une procédure de double parrainage aujourd'hui plus de 2000 membres issus le plus souvent des corps diplomatiques dont près de 600 ont moins de 30 ans), d'autres ne produisent une sélection sociale que sur la base de la pratique sportive distinctive mise en avant.

Ces clubs de loisirs proposent le plus souvent pour des tarifs non négligeables l'accès à un certain nombre d'activités sportives, culturelles au sein d'un espace fermé de l'extérieur. Un de ces clubs privés de loisirs – que nous avons renommé *l'Omnium Club**[1] pour les besoins de l'enquête – occupe une position très visible dans l'entre-soi du quartier européen. Situé à 400 mètres du Parlement européen, à 150 mètres des bâtiments de différentes DG de la Commission européenne, à proximité du Berlaymont, du Conseil de l'Union Européenne, du Conseil des régions et du siège d'une grande banque, il s'y côtoie des hauts fonctionnaires des institutions européennes, de l'OTAN, des salariés des cabinets d'avocats ou des firmes de consulting[2], des salariés du secteur bancaire mais aussi pour ce qui nous intéressait initialement des lobbyistes des fédérations européennes patronales. Disposant de deux autres bâtiments sur la seule ville de Bruxelles et de sites dans d'autres villes européennes (comme Milan, Berlin, Hanovre, etc.), l'*Omnium club* propose à ses membres l'accès privatif à des installations relativement coûteuses comprenant un restaurant, un café, une terrasse *lounge*, des espaces de bureau pour organiser des réunions, un club de fitness, une piscine, un spa, un sauna, l'accès possible à 120 cours différents (de yoga, de danse, etc.), la possibilité de disposer d'un coach personnel (body-training, « coach de vie ») mais aussi l'accès à des projections de film en avant-première, des voyages à prix préférentiels, etc. L'*Omnium club* compte aujourd'hui près de 4000 adhérents bruxellois payants pour accéder à un de ses trois sites (parfois au trois selon le type de carte de membre possédé). Par sa situation géographique le club proposait donc en théorie un lieu d'observation privilégié pour analyser *in situ* un lieu de *rencontre* des différentes fractions des classes dominantes bruxelloises. Surtout, la perspective de pouvoir y croiser ethnographie, statistiques (la direction étant d'accord pour laisser administrer un questionnaire via la liste de diffusion du club) et entretiens laissait entrevoir la possibilité d'objectiver concrètement les pratiques et les interactions susceptibles de se nouer dans le cadre de ce club à prétention cosmopolite et visant par ses tarifs un public de cadres supérieurs ou de hauts fonctionnaires.

En dépit du caractère en apparence secondaire des activités conduites à l'*Omnium Club*, le choix fut donc fait de mener une enquête parallèle sur ce site. On ne faisait que suivre en cela les conseils donnés par Monique Pinçon-Charlot et Michel Pinçon lorsqu'ils rappellent que « la bourgeoisie n'existe pas que dans les conseils d'administration [et qu'il] serait une erreur de ne pas prendre au sérieux des occupations en apparence plus anodines »[3]. En nous donnant ainsi pour objet un club de loisirs et de sport, notre intuition préalable était qu'une observation participante au sein de l'*Omnium Club* viendrait peut être fournir un regard nouveau sur notre objet, en pénétrant un de ces entre-soi où fructifie un *capital social* susceptible d'être ré-exploité dans le cadre des relations professionnelles. En enquêtant au cœur du quartier européen, il s'agissait également de tester des hypothèses quant à l'éventuelle constitution d'un *capital cosmopolite*[4] chez certains lobbyistes ou d'ethnographier un processus de *dénationalisation des habitus*[5] censé être caractéristique des classes

[1] L'ensemble des noms de lieux et d'institutions suivie d'une « * » lors de la première occurrence sont anonymisés. Tous les pratiquants du club ont également vu leurs noms changés.

[2] Désormais très nombreux dans le quartier : Laurens Sylvain, Marchan Francis et Van Criekingen Mathieu, « Il faut de tout pour faire un monde clos : genèse et délimitations symboliques du quartier européen de Bruxelles », *Actes de la recherche en sciences sociales,* n°195, 2012, pp.79-97.

[3] Pinçon Michel et Pinçon-Charlot Monique, *Sociologie de la Bourgeoisie*, Paris, La Découverte, p.24.

[4] Cf. Wagner Anne-Catherine, « La place du voyage dans la formation des élites », *Actes de la recherche en sciences sociales,* n°170, 2007, pp.58-65.

[5] Georgakakis Didier, Lassalle Marine de, « Genèse et structure d'un capital institutionnel européen. Les très

dominantes internationalisées[1]. Comme nous le verrons, nos premiers résultats invitent à plus de prudence : si la coupure avec l'extérieur est réelle (première partie), ce club privé a le mérite d'offrir l'exemple d'un entre-soi investi par différentes fractions des couches supérieures mais où paradoxalement la séparation avec l'extérieur reste la dimension première et où la sociabilité interne reste peu intense et presque secondaire au regard d'une compétition latente (seconde partie). Ces premiers éléments d'analyse tirés d'une enquête toujours en cours invitent ainsi plutôt à s'interroger sur la façon dont la notion d'entre-soi est mobilisée de façon sans doute trop routinisée en sociologie des élites pour désigner des lieux où se constitueraient systématiquement un capital social élargi et où se réactualiserait le caractère internationalisé des couches supérieures : l'incorporation d'un goût commun ne supposant pas nécessairement une sociabilité intensive mais pouvant tout autant s'opérer par l'insertion dans un dispositif relativement contraignant et individualisant (troisième partie).

« intégrer un club » : sociographie et ethnographie d'un « coût d'entrée »

Les membres de l'*Omnium Club* n'ont pas un accès équivalent aux trois sites et à toutes les infrastructures présentes sur Bruxelles et le prestige interne lié à la fréquentation de chacun des sites du même club est lui même inégal. Le club propose, en effet, différentes formes d'adhésion. L'abonnement standard ne permet pour la plupart des adhérents que l'accès qu'aux infrastructures du bâtiment situé au cœur du quartier européen. Il s'élève à 1700 euros par an. L'adhésion plus coûteuse et plus prestigieuse rend possible l'accès au site du club situé dans le centre ville ancien de Bruxelles (qui ne compte que 1000 membres) mais elle s'élève à 3000 euros par an. Enfin, le *pass VIP* permettant l'accès à l'ensemble des infrastructures de Bruxelles et des autres clubs en Europe est plus proche des 4000 euros par an. Ces cotisations garantissent l'accès au club et aux installations de base (salle de fitness, piscine, etc.) mais de nombreux services consommés à l'intérieur du club demeurent payants (l'accès au Spa, au restaurant, au bar, à certains événements culturels, le suivi personnalisé d'un « *personal trainer* », les cours personnels dispensés par une esthéticienne, etc.). Ce système d'abonnement « en escalier » couplé au paiement de « services à la carte » garantit d'emblée l'existence de différences internes très fortes dans le club : à la fois entre les différents sites et à l'intérieur des différents sites. Lors d'une des discussions que je peux avoir avec le gérant du site basé au cœur du quartier européen, celui-ci me propose spontanément une sociologie des trois sites principaux sur Bruxelles :

> « Le club *Stéphanie** [*site dépendant de l'Omnium Club situé dans le centre historique de Bruxelles*] par exemple, là c'est beaucoup plus élitiste. - *C'est à dire ?* - Le club *Stéphanie* est un peu moins pointu pour le sport, si vous voulez vous préparer un marathon il vaut mieux venir chez nous. Mais il est plus élitiste. C'est à 250 euros par mois. Quand vous arrivez, je vous conseille de le faire comme un client potentiel : on vous déroule le tapis rouge etc. C'est un club très élitiste. C'est là que Sarkozy se fait masser quand il vient, c'est élitiste, il y a de l'émir et tout. Quand Madonna est venue elle a demandé à faire privatiser le club. Il n'y a que 1000 membres environ, le club [*situé à Saint Lambrechts-Woluwe un quartier plus résidentiel où résident beaucoup de diplomates*] est plus familial. De la famille de diplomates, mais plutôt famille. »[2]

Le club situé dans le quartier européen est selon les termes d'un des salariés plutôt « eurocrate », tandis que le club Stéphanie

hauts fonctionnaires de la Commission européenne », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°166-167, 2007, pp.38-53.

[1] Shore Cris, « La socialisation de l'administration de l'Union européenne. Une approche anthropologique des phénomènes d'européanisation et de supranationalisme », *in* Michel H. et Robert C., *La fabrique des « européens ». Processus de socialisation et construction européenne*, Strasbourg, PUS, 2010, pp.169-196.

[2] Journal de terrain, octobre 2010.

réunirait vraiment les membres d'une élite internationalisée tirant ses très hauts revenus non pas d'un salaire mais de diverses rentes. Bien sûr, ces différences internes entre les clubs doivent être relativisées et resituées dans l'espace plus large des inégalités sociales. Mais les ethnographies réalisées et les données récoltées confortent cependant cette typologie : le club Stéphanie situé au rez-de-chaussée d'un hôtel de luxe attire une clientèle aisée de passage et l'entre-soi proposé dans chacun de ces lieux reste inégalement sélectif (et plus ou moins familial). Au-delà de ces localisations dans les quartiers les plus chers de la ville, le coût d'une adhésion au club du quartier européen garantit une forme de sélection sociale minimale par l'argent qui est non négligeable et significative à plusieurs niveaux. Dans le cadre de cet article exploratoire qui vise à s'interroger sur la notion *d'entre-soi cosmopolite*, nous nous attarderons plus précisément sur la nature de la « coupure » avec l'extérieur que propose l'*Omnium Club* dans son site installé dans le quartier européen.

accéder à un entre-soi plus large que l'eurocratie

D'après les données statistiques collectées, 75% au minimum des membres gagnent plus de 4000 euros net par mois et entre 30 et 40% des membres plus de 6500 euros net par mois[1]. Dès lors, pour le site du quartier européen, ce n'est peut être pas tant le coût en lui-même de l'abonnement annuel qui garantit une clôture vis-à-vis de l'extérieur (1700 euros pour l'accès à un site où on peut pratiquer un certain nombre d'activités pourrait sembler relativement abordable si on considère ces salaires annuels courants dans le quartier), que *le choix électif* de payer ce coût alors même qu'une bonne partie des membres pourrait à certains égards s'en affranchir. En effet, tant les calculs réalisés à partir des 4000 emails de la liste de diffusion que les 576 questionnaires traités nous indiquent qu'entre 41% et 49% des membres du club travaillent pour les institutions européennes. Or celles-ci possèdent en interne des installations sportives qui permettent déjà de pratiquer un sport au sein d'un « entre-soi » protégé de l'extérieur à moindre coût. Une autre solution (nota-ment pour ceux qui travaillent au Parlement européen) serait en théorie de prendre un abonnement auprès des installations sportives privées installées au sein même du site du Parlement européen qui, en plus d'un bureau de tabac et de différents magasins, comprend désormais des clubs de sport (cf. photo 3).

Sous cet angle, l'*Omnium Club* n'offre pas tant l'accès à des infrastructures de loisirs qu'à un entre-soi où les agents des institutions européennes ne sont pas qu'entre agents des institutions européennes mais bien mélangés à d'autres fractions des classes dominantes qui travaillent au sein du quartier européen. En d'autres termes, en venant à l'*Omnium Club* on reste dans le quartier européen mais on n'évolue plus dans les locaux des institutions de l'UE. On peut y croiser « accidentellement » son chef de bureau, deux députés européens mais on n'y croisera pas « que » son chef de bureau. Autre différence par rapport aux structures proposées par les institutions de l'UE, on y croisera peut être certains de ses collègues

[1] Il s'agit d'une estimation à partir des professions déclarées car plus de la moitié des répondants ont préféré ne pas donner leurs revenus. La moitié (49%) des membres du club travaillent pour les institutions de l'UE et parmi cette moitié 68,8% sont titulaires de leur poste. Or comme le précise Didier Georgakakis dans ses travaux, les titulaires bénéficient d'un salaire compris entre « 5000 et 12 000 euros par mois – impôt prélevé à la source et non inclus un ensemble d'indemnités ». Ce qui représente « moins que les salariés des multinationales, autant que les fonctionnaires expatriés, et davantage que les fonctionnaires au sein des États membres » (Georgakakis Didier, « Comment les institutions (européennes) socialisent : quelques hypothèses sur les fondements sociaux de la fabrique des euro-fonctionnaires », *in* Michel H. et Robert C., *La fabrique*…, *op. cit.*, pp.129-167). Du côté des salariés du privé, 55% déclarent gagner au moins plus de 2500 euros net par mois.

| *encadré 1 – l'adaptation de la méthode du questionnaire au contexte d'un club*

Une fois réalisées nos premières observations par le jeu des invitations dont disposait une connaissance (voir *infra*), j'ai sollicité directement la direction du club pour envisager la possibilité de réaliser une enquête par questionnaire. Me présentant dans un premier courrier comme un « sociologue des élites », je proposais une enquête quantitative auprès des membres du club dans le cadre d'une enquête plus large sur le quartier européen. La proposition s'imposa facilement auprès de la direction et ce pour plusieurs raisons qui ne sont pas inutiles d'expliciter. Tout d'abord, la présentation de soi que j'adoptais faisait écho, voire flattait, le positionnement espéré par la direction du club sur une clientèle aux hauts revenus (le club se présentant suivant son slogan comme « l'élite du bien-être »). Le club projetait même de me mettre en avant sur leur site (sur le modèle des personnalités nutritionnistes ou autres spécialistes qui interviennent ponctuellement dans le club, ce que je refusais). Ensuite, la direction du club envisageait depuis plusieurs mois la mise en place d'une enquête dite de « satisfaction » auprès de ses membres. Le manager du club (ancien media-planneur) voulait mieux connaître la composition des adhérents du club afin de développer de « nouveaux services ». Sa demande s'inscrivait dans la continuité des outils mis en œuvre par la direction (comme le club des membres, voir *infra*) pour continuer à canaliser les mécontentements éventuels d'une clientèle aux hauts revenus. Mais les différents salariés du club ne trouvaient pas le temps de se pencher sur une opération qui allait demander un retraitement statistique important et sortant de leurs prérogatives ordinaires. Ma proposition (qui avait en plus l'avantage d'être gratuite sur le plan financier) rencontrait ainsi une attente préexistante. La direction du club écartant l'idée que je diffuse un questionnaire papier (« vous n'allez pas vous poster en bas comme les sondeurs de rue » me confie le manager), la liste de diffusion m'était alors ouverte pour que l'on y diffuse un appel à participation à l'enquête. La liste comptant 3640 membres, je récupérais ainsi au passage autant d'e-mails (dont 1625 mails professionnels permettant de situer la structure de la population de départ). La direction du club proposant d'offrir après tirage au sort une heure de massage aux personnes acceptant de répondre, nous obtenions en quelques jours 576 réponses. La rétribution matérielle assurait ainsi un taux de réponse (15,82%) supérieur à celui que nous espérions au départ. En comparant les répondants avec la structure de départ, il apparaissait que du point de vue des professions (et donc sans doute aussi des revenus), les sondés semblaient globalement représentatifs de l'ensemble des membres du club. La nette prépondérance dans les sondés des membres travaillant dans les institutions de l'Union européenne était notamment dans les grandes lignes conforme à la structure de la population de départ (voir tableau). De même le poids des secteurs bancaires, du secteur juridique correspondait au poids respectif de ces secteurs dans la population interrogée. Seule subsistait une légère sur-représentation dans l'échantillon des professions intellectuelles supérieures. Sur la base de cette enquête, le club me faisait signer un accord de confidentialité m'empêchant de diffuser les réponses aux questions liées à la « satisfaction du client » mais me permettant d'exploiter les données utiles à la compréhension de la sociographie du quartier européen. Cet exemple prouve au passage qu'y compris des lieux réputés difficiles d'accès peuvent faire dans certaines circonstances l'objet d'enquêtes quantitatives pour peu que l'offre d'enquête rencontre et s'appuie sur des logiques internes préexistantes (logiques marketing valorisant la connaissance d'une clientèle, nécessité de faire exister des « partenariats » pour une entreprise privée…). Au final, la réalisation de l'enquête quantitative m'ouvrait définitivement les portes d'une enquête ethnographique, la direction du club m'offrant pour « bons services rendus » un « pass » annuel valable sur tous les clubs.

Tableau n°1 – Les adhérents de l'Omnium Club | « Site du quartier européen – 2010 »)

Employeur	Total d'adhérents Estimation à partir des emails professionnels (n=1625 sur 3625 mails envoyés)	Pourcentage hors personnel UE & diplomatie (n=798)	Echantillon Répondants au questionnaire à la question profession (n=471) Non répondants (n=105, soit 18,2%)
Institutions de l'UE	41,41% (n=673)		49,46% (n=233)
Dont… Commission européenne	32,12% (n=522)		
Parlement Européen	4,92% (n=80)		
Conseil de l'Union européenne	1,90% (n=31)		
Comité des régions	0,86% (n=14)		
Conseil économique et social	0,8% (n=13)		
Autres institutions de l'UE	0,8% (n=13)		
Diplomatie (OIG, Représentations perm. et ambassades)	9,47% (n=154)		6,36% (n=30)
Banques / assurances	7,93% (n=129)	16,16%	8,1% (n=38)
Cabinet de consulting, *Public affairs*	7,75% (n=126)	15,78%	3,8% (n=18)
Firmes multinationales	7,32% (n=119)	14,91%	9,8% (n=46[i])
Cabinet d'avocats / Law firms	6,89% (n=112)	14,03%	5,9% (n=28)
European Business associations (Lobbies des affaires sur Bruxelles)	4,06% (n=66)	8,27%	1,3% (n=6)
Médias / journalistes (AFP, Reuters, Le Soir…)	2,70% (n=44)	5,51%	1,1% (n=5)[ii]
Institutions politiques belges (Parlement belge)	2,52% (n=41)	5,13%	0,2% (n=1)
Enseignants du supérieur (Collège de Bruges, management, ULB…)	2,15% (n=35)	4,38%	3% (n=14)
SS2I (Services informatiques)	1,66% (n=27)	3,38%	2,5% (n=12)
Industrie du luxe (joaillier, tailleur de prestige…)	1,35% (n=22)	2,75%	0,4% (n=2)
Représentation de régions auprès de l'UE	1,16% (n=19)	2,38%	/
ONG / Forums	1,16% (n=19)	2,38%	/
Secteur culturel	0,73% (n=12)	1,50%	1,5% (n=7)
Immobilier	0,61% (n=10)	1,25%	0,4% (n=2)
Santé (médecine libérale, chirurgien…)	0,61% (n=10)	1,25%	/
Autres (dont retraités[iii]…)	0,43% (n=7)	0,87%	6,2% (n=29)
Total	1625		

i. A considérer avec prudence car parfois la catégorie profession fut remplie avec le terme générique « d'employé ».

ii. Avec luxe et culture (pour faciliter le recodage).

iii. La catégorie « autres » est beaucoup plus composite pour la dernière colonne car le questionnaire contenait un champ libre pour la profession qui a été recodé dans un second temps.

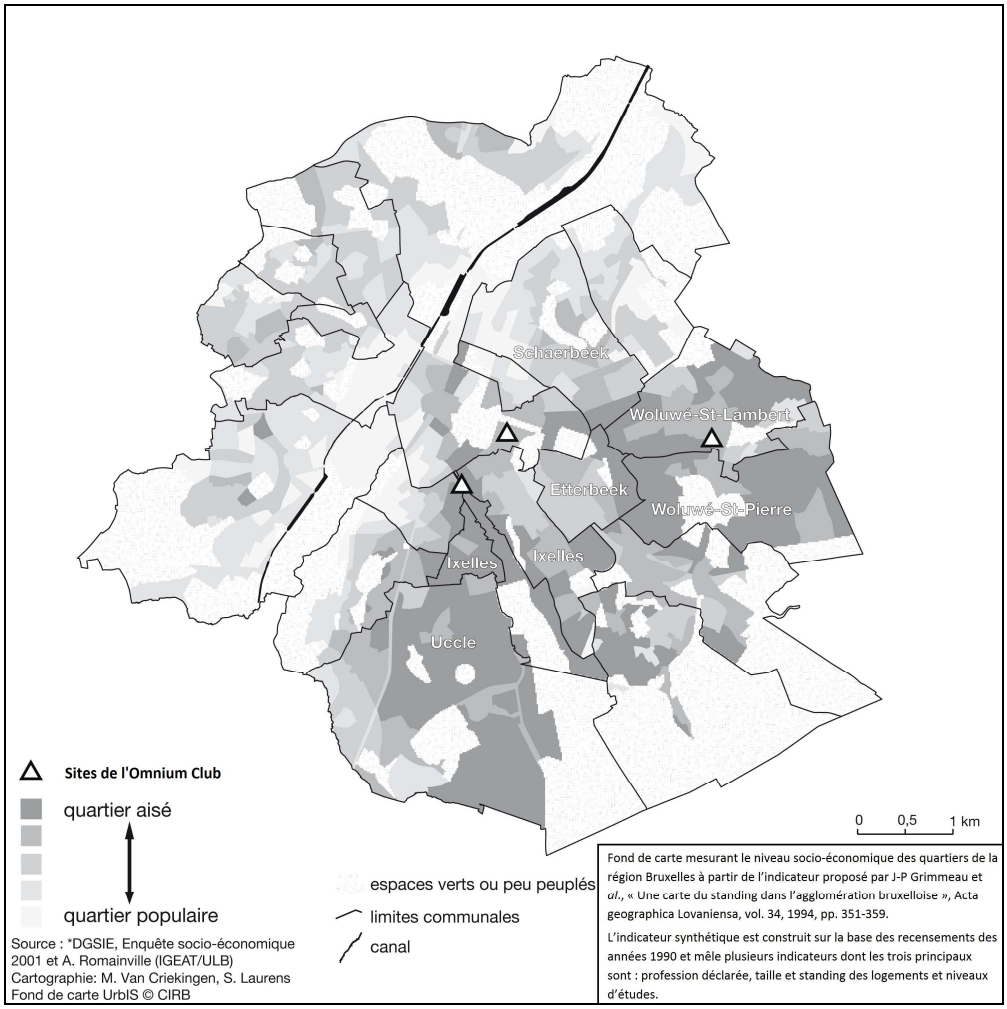
mais – au vu du coût d'entrée – moins probablement le stagiaire qui vient d'arriver : selon notre questionnaire 68,50% des membres du club qui déclarent travailler pour les institutions de l'UE ont le statut de fonctionnaire européen, 19,68% sont contractuels, 7,48% sont des fonctionnaires nationaux détachés.

Une autre série de tris à plat laisse transparaître que les agents de l'ensemble des institutions de l'UE (Commission, Parlement, Conseil de l'Union européenne, etc.) fréquentent le club aux côtés d'autres professions des classes supérieures. En ce sens, la sociographie du club offre – comme nous le présupposions – un décalque quasi parfait des catégories sociales aisées du quartier européen. Les employés des institutions de l'UE représentent 41% des membres, les consultants et lobbyistes 11% des membres du club. Les agents travaillant dans la diplomatie (Représentations permanentes, OIG et ambassades) près de 9,5%. Les cadres des banques 8%, les cadres des firmes multinationales 7%, les journalistes (médias nationaux pour l'essentiel) 2,7%, les élus ou hauts responsables des institutions politiques belges (dont un député) 2%. Le reste des membres étant composé d'enseignants (ULB, écoles de commerce), d'employés de SS2I, de petits patrons de l'industrie du luxe, de médecins ou de retraités (pour lesquels nous n'avons pas les professions). Le bouche à oreille assure l'essentiel des adhésions puisque 59,2% des membres interrogés déclarent avoir trouvé le club via un membre déjà présent dans le club. L'autre mode d'arrivée au club possible se fait via les adhésions « *corporate* » (10% des membres) et ne garantit pas plus de mixité. Comme l'explique le gérant du club, lors d'un entretien informel, différentes formes de partenariat sont, en effet, possibles entre les entreprises prestigieuses du quartier européen démarchées et l'*Omnium Club* (essentiellement des firmes multinationales ou les cabinets d'avocat disposant de locaux à proximité) : mais tous reposent sur le même principe les employés de ces firmes disposent d'un prix réduit pour accéder aux installations du club. Ces tamis successifs produisent une sélection sociale affirmée mais qui n'a donc pour ressort essentiel que l'inscription urbaine, le coût financier et la relative invisibilité des installations. Sans surprise, l'essentiel des membres du club a entre 26 et 45 ans (72,1%). La jeunesse relative des membres du club laisse deviner un public d'actifs, aux revenus permettant l'accès à une offre de loisirs étendue. Les codes postaux de résidence sont là aussi en conformité avec ce que l'on sait déjà de la géographie résidentielle des fonctionnaires des institutions et des acteurs du quartier européen. Les communes les plus privilégiées et qui sont les lieux de résidence habituels des euro-fonctionnaires depuis les années 1970 sont sur-représentées. A une très forte proportion de fonctionnaires de l'UE correspond nécessairement des lieux de résidence sur Ixelles (20,3%) ou dans Bruxelles ultra centre (19,6%), suivent d'autres communes proches dans de moindre proportion (Etterbeek, Schaertbeek, Uccle et Woluwe).

Pour beaucoup de membres la venue au club se fait plutôt « après le travail » que depuis leur lieu de résidence. Ces éléments d'homogénéité étant précisés, une lecture attentive des résultats fournis par l'enquête par questionnaire révèle néanmoins dans le même temps une hétérogénéité sociale non négligeable. En effet, si les revenus inférieurs à 1500 euros nets par mois sont extrêmement rares (moins de 2,1% des répondants), à l'intérieur même des fonctionnaires des institutions, des employés du secteur bancaire, des firmes multinationales la différenciation reste importante. Le club est de façon prévisible fermé à certaines catégories sociales peu aisées. Mais il est tout aussi fermé à l'égard d'agents dont les métiers les situeraient en dehors de l'espace de relations sociales qui se nouent autour de l'activité des

Photo 3 – Publicité à l'intérieur du Parlement européen pour l'ouverture d'un club de fitness au rez-de-chaussée du Parlement |« *European Parliament Sports center : New Gym, New you* » (*photos SL*)

Document – Représentation cartographique | « Région de Bruxelles » (*sources indiquées dans le document*)



institutions de l'UE (peu de commerçants en dehors des vendeurs de luxe, peu de petits patrons, etc.). Les très hauts fonctionnaires de la Commission européenne constituent le groupe à hauts revenus le plus représenté. Mais du côté du pôle économique, une partie du personnel des banques et des *law firms* présentent des revenus encore plus élevés. A l'inverse, les revenus sont plus faibles et l'hétérogénéité des revenus est très forte du côté des professions intellectuelles (enseignants du supérieur, artistes). Sur le plan des origines géographiques, près de 47 nationalités sont représentées dans le club si on s'en tient aux seuls répondants. Celles-ci renvoient globalement aux élargissements successifs de l'Union européenne, y compris les plus récents (plus de 10% des enquêtés sont issus des pays de l'Est). 37% des membres déclarent parler anglais « à la maison » (plus de 80% au travail). Un tiers des membres ont la nationalité belge (31,9%). Les fondements sociaux du club ne reposent donc pas exclusivement sur une bourgeoisie internationalisée. L'*Omnium club* reste une *entreprise commerciale* dont l'assise économique reste en partie garantie par une bourgeoisie économique nationale (dans le sous-groupe des belges les fonctionnaires des institutions de l'UE ne représentent que 16,8% en comparaison des employés du secteur bancaire 20,7% ou des firmes multinationales 20,7%). L'ancienneté de résidence sur Bruxelles varie aussi en fonction des groupes considérés. Environ 50% des répondants résident depuis plus de 10 ans sur Bruxelles. Certains sont des Belges installés de longue date ou étant nés dans la capitale (16,4%) mais la plupart sont des expatriés anciens. Ces derniers côtoient dans le club les nouveaux arrivants expatriés de fraiche date (environ 20% des membres sont à Bruxelles depuis moins de trois ans). La confrontation de ces statistiques qui laissent supposer une hétérogénéité sociale relative (à l'intérieur des classes supérieures) contraste avec l'ethnographie réalisée au sein du club. Surtout lors de nos premières observations, les membres nous semblaient tous par leurs pratiques, leurs tenues vestimentaires spontanément identiques. Si la sélection opérée semble faire l'économie d'un « parrainage » ou d'une cooptation codifiée (qui serait sans doute contraire à l'intérêt commercial du club qui reste avant tout une entreprise), le club garantit à travers ses installations matérielles un processus d'agrégation et d'homogénéisation minimal qui nourrit pour ses membres l'illusion de faire partie d'un même milieu (cf. *infra*).

les supports matériels d'un entre-soi distinctif et internationalisé

En effet, une fois que l'on a pénétré à l'intérieur, le club est doté d'une multitude de détails qui visent à le distinguer d'une salle de sports ouverte sur l'extérieur et qui renforcent l'impression de « luxe » qui se dégage des installations. Il n'est ainsi sans doute pas inutile de lister tout ce qui, sur le plan matériel, distingue l'Omnium Club d'un lieu de loisirs ouvert sur l'extérieur. C'est, en effet, sur cette série d'éléments matériels offerts à la vue de tous les membres, sur ce décorum que reposent également de prime abord l'impression d'une relative homogénéité sociale.

journal de terrain :
la première entrée dans le club, janvier 2010

« Vers 18h15 ce soir je retrouve Thomas, contractuel à la commission (DG coopération), fils de haut fonctionnaire, ancien c(k)amarade de promo de l'IEP de Toulouse. Thomas est de retour sur Bruxelles depuis trois mois. Il s'est inscrit quasiment immédiatement à un club de muscu/gym car il en faisait « avant » (alors qu'il était en poste en Amérique Latine pour l'Union Européenne). On se retrouve tous les deux au métro Arts-Loi après son travail pour y aller ensemble. Thomas me précise qu'il a cherché mais que c'était le seul club à proximité de son travail. Cela n'est qu'en partie vrai. Au moins trois clubs de fitness, plus près de son travail sont situés sur l'avenue des Arts. Mais il ne semble pas les avoir retenus. Thomas a déjà ses affaires de sport avec lui. J'apprendrai le lendemain qu'il les a en fait toujours sur lui dans son sac à dos double fermeture "au cas où"… Son abonnement lui donne droit à des cartons d'invitations. Une personne peut se faire inviter six fois par an maximum dans le club et il doit toujours être accompagné du titulaire de l'abonnement lié à l'invitation. C'est là bien sûr un moyen promotionnel pour le club de s'attirer de nouveaux clients et contrôler indirectement le profil des nouveaux adhérents.

On monte d'emblée à un étage car l'entrée est située en hauteur. La salle de gymnastique en tant que telle est située au rez-de-chaussée mais elle n'est visible ni depuis la rue (contrairement à certains clubs « cheap ») ni depuis le rez-de-chaussée. Il faut entrer (et donc être membre du club) pour pouvoir ensuite redescendre et accéder aux salles. On monte donc cet escalier en bois orné de peintures "modernes" monochromes en vente (entre 1500 et 2500 euros pièce) et orné aussi de photos des managers du club et des coachs personnels en noir et blanc

encadrées avec leurs noms (le club entendant lutter contre l'anonymat des employés). On arrive ainsi dans le hall d'entrée. Une forme de guichet semblable à celui d'un "hôtel" derrière lequel attendent trois employés. Trois hommes la trentaine, sportifs mais pas trop bodybuildés en chemise blanche réglementaire se tiennent derrière le comptoir, l'un est au téléphone et l'autre en train de répondre à un usager du club. Le dernier prend notre invitation, me la fait remplir (il faut que je donne mon mail notamment). Une fois les formalités remplies, on m'ouvre le tourniquet "invité" pour que je puisse entrer dans le club en tant que tel. Le premier étage, visible depuis le guichet, est un "*lounge*", un restaurant-café où l'on peut s'attabler pour boire un verre ou manger. Ce restaurant très lumineux donne sur une baie vitrée (qui – comme le précise la brochure – s'ouvre et sur laquelle on peut manger l'été). »

« Dépassant le restaurant, nous descendons dans un escalier en bois qui laisse apparaître une piscine intérieure plutôt luxueuse où des membres du club (surtout des femmes) font un cours d'aqua gym. Nous arrivons à un deuxième guichet où une employée du club en uniforme blanc nous donne deux serviettes de bain chacun. De part et d'autre du comptoir en bois figurent des produits de beauté ou des parfums qu'il est possible d'acheter. Sur la droite une salle vitrée laisse transparaître une séance de gym au sol-fitness avec d'autres usagères du club. Ainsi équipés de nos serviettes nous pouvons entrer dans les vestiaires "hommes". Des rangées de casiers en bois, des bancs en bois de la même couleur claire. Les vestiaires sont bien sûrs non mixtes et logiquement remplis d'hommes en costume-cravate (dont un à moitié habillé et moitié en caleçon qui téléphone avec son portable en faisant les cent pas). Des sèche-cheveux individuels et des miroirs sont situés au milieu des vestiaires [...] »

une mise en scène du goût luxueux

Offrant l'accès à des installations sportives, l'Omnium Club est en partie en compétition « commerciale » avec des salles de fitness locales qui offrent des abonnements à moindre coût. L'extension permanente des services offerts (multiplication des événements culturels, des cours, achat des matériels de fitness les plus informatisés…) est un moyen pour le club de se distinguer du club de fitness classique mais un ensemble de détails matériels offrent également un vecteur important de différenciation : les œuvres d'art modernes contemporaines en vente dans les lieux communs du club, les fauteuils en cuir dans les recoins, la musique de fond jazzy dans le restaurant, la possibilité de réserver des salles de réunions, la machine à cirer les chaussures et la corbeille de fruits à disposition gratuitement à la sortie des vestiaires, les bornes d'eau gratuites dans la salle de sport, les serviettes de bains blanches que l'on vous tend et que vous mettez dans une corbeille en bois en sortant après usage, la possibilité de réserver un casier à son nom auprès de l'escalier qui descend au vestiaire pour ne pas avoir à se déplacer dans le quartier européen avec ses affaires de sports… Le club dispose également d'un *conseil des membres* (dont les portraits sont affichés dans un coin du restaurant visible de tous) qui se réunit tous les trimestres et qui est consulté sur les évolutions de la décoration du club (qui a récemment remplacé une partie des fauteuils en cuir par des sièges design) mais aussi – comme me l'explique le gérant du club – sur les investissements matériels :

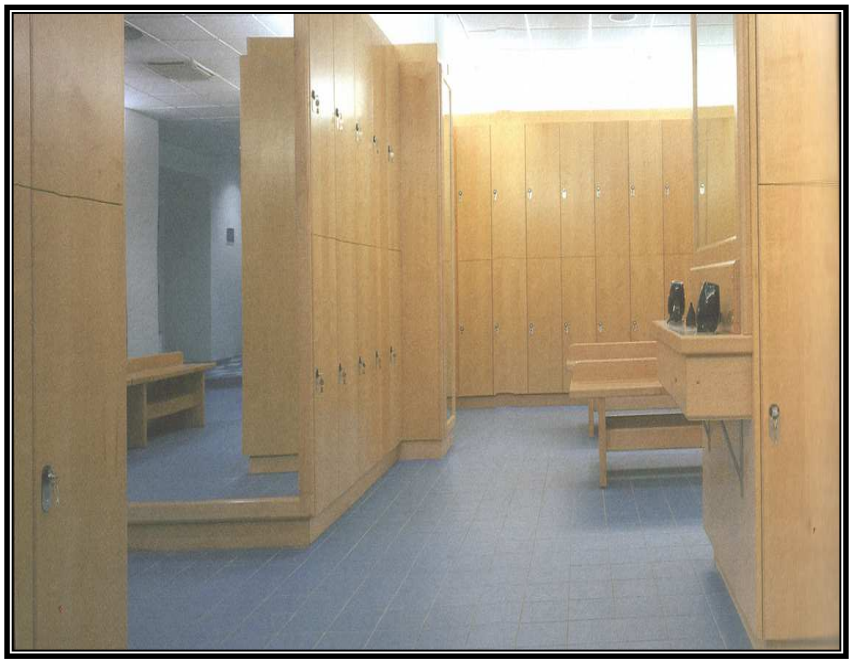
« Là j'ai pris le parti de les consulter vraiment et de les associer vraiment à la politique du club. On ne leur dévoile pas toute la politique du club mais je leur dévoile une bonne partie quand même. - *C'est à dire ?* - Par exemple si je dois procéder à des investissements pour le club je leur demande. Si je dois changer la moquette par exemple je leur demande si la couleur leur convient. Comme ça ils sont vraiment consultés, et moi je peux dire que les membres ont été consultés, que j'ai l'appui des membres. Et puis c'est important de tenir compte de leur avis… »[1]

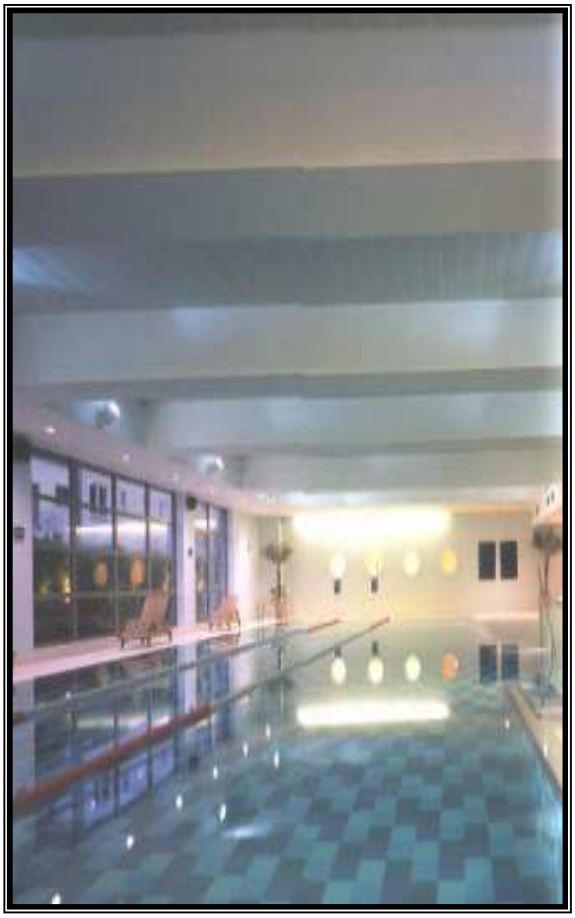
Tout est fait pour euphémiser la relation commerciale et rapprocher le club d'un cercle fermé reposant sur la cooptation. Quand ils le peuvent, les employés de la réception saluent les membres par leurs noms et réciproquement, les portraits des « *fitness instructors* » qui ornent l'entrée du club ou qui circulent sur les écrans télévisés de la salle de fitness sont censés renforcer l'idée que les salariés ici ne sont pas « interchangeables » mais ont tous ici « un nom » et « une spécialité ». L'ensemble de ces détails matériels se conjugue avec la taille des installations et leur coût supposé pour conférer à l'ensemble la sensation au visiteur qu'il n'entre pas « simplement » dans un club de sport.

[1] Entretien octobre 2010.

Photo 4 – Dans le club | « Le restaurant-café » (*photo SL*)

Photo 5 & 6 – Dans le club| « Vestiaires et piscines »
(*photos plaquette du club*)





Cela est d'autant plus visible dans la salle de fitness où la débauche d'appareils dernier cri disponibles avec écrans intégrés (environ 80 appareils utilisables simultanément : tapis roulants, vélos classiques, vélos couchés, machines « escaliers », une vingtaine de machines de musculation, etc.) est censée finir de convaincre le visiteur ponctuel du caractère « singulier » du lieu.

journal de terrain :
la première utilisation de la salle de fitness, janvier 2010

« En tout je compte plus de 80 appareils de musculation. Sur la gauche des poids peuvent être empruntés pour faire des séries d'exercice. A l'heure où nous nous y rendons (18 heures), le public de la salle semble essentiellement masculin (en gros un quart de femmes pour trois quarts d'hommes). Le public est plutôt jeune (rarement plus de 50 ans) et rassemble essentiellement des habitués qui ont entre 25 et 45 ans, plutôt la trentaine en général. Je m'attendais à ce que les gens se parlent un peu plus mais c'était sans doute méconnaître l'aspect très individualisant des appareils. Personne ne m'adresse la parole de prime abord. Thomas me confiera que de temps en temps quand même des personnes viennent le saluer mais en général il ne se souvient pas de leur nom (des gens qu'il n'a croisé qu'une fois, à une réunion). Il lui est déjà arrivé cependant de se faire draguer. Mais la chose semble rendue difficile par le dispositif. Le fait que tous les appareils sont équipés d'écrans qui diffusent toutes les chaînes du câble et la possibilité de brancher son propre casque pour avoir le son ajouté au fait que beaucoup d'usagers viennent avec leur propre Ipod rendent coûteux l'interaction sociale. Celle-ci suppose à la fois d'interrompre la séance de la personne (qui est peut être en train d'essayer de battre « son record » car tous les appareils proposent d'enregistrer le nombre de calories dépensés, le temps passé sur l'appareil et la moyenne de l'effort sur une clef USB personnelle), et de plus lui faire enlever son casque. Difficile dans ces conditions d'entamer une discussion de façon innocente. »

La salle de fitness reste un élément central pour la grande partie des membres de l'*Omnium Club*. Même si son usage varie, nous le verrons, selon le sexe ou l'âge, 86,3% des membres répondants l'ont déjà utilisée. Sur ces 86,3% d'enquêtés qui ont déjà utilisé la salle de fitness, plus de la moitié déclarent l'utiliser à chaque fois qu'ils se rendent au club. Assez logiquement, ma pratique spontanée dans le club a suivi au départ la pratique modale d'un homme, d'une trentaine d'années[1]. J'ai moi aussi privilégié l'utilisation de la salle de fitness en en faisant un lieu d'observation privilégié pour l'ethnographie. Le fait de courir sur les tapis ou de passer d'appareil en appareil permettait d'observer, d'écouter les conversations. Les pauses permettaient d'échanger quelques mots avec le personnel du club, plus rarement avec les usagers. De ces longs moments passés dans la salle, ressortait à chaque fois la sensation que le club n'était peut être pas tant que ça le lieu d'interactions intenses ou le lieu de fructification d'un capital social. Comme me le fait remarquer Thomas, lui-même verrait finalement d'un assez mauvais œil que quelqu'un vienne lui parler « boulot » dans ce cadre de loisirs. S'il peut arriver que l'on croise de loin quelqu'un que l'on connaît, le club ne semble certainement pas le lieu pour un lobbyiste pour amorcer une conversation professionnelle ou faire « progresser un dossier ». Est-il alors le lieu pour tisser des affinités électives susceptibles d'être ré-exploitées dans le cadre du travail ? Cela semble également peu probable. Les membres viennent généralement dans la salle de fitness seul ou avec des collègues (qu'ils connaissent déjà). En d'autres termes, ce club aux tarifs non négligeable peut être un vecteur de consolidation de liens tissés avec des collègues de bureau mais certainement pas le lieu premier pour consolider des liens interinstitutionnels utiles au travail (un lobbyiste rencontrant quelqu'un de la Commission par exemple). Contrairement à ce que certains des membres de l'*Omnium club* expérimentent par ailleurs dans d'autres clubs de la capitale le sport n'est pas ici « le plus souvent mondain, c'est à dire collectif et partagé avec d'autres membres du groupe, dans une convivialité qui renforce de manière efficace les liens sociaux »[2]. Dans cet entre-soi qui reste pétri par les valeurs de la bourgeoisie économique le travail sur le corps reste un travail individuel. La valeur dominante reste celle d'un « individualisme pratique [qui] aboutit au culte de l'individu et de son corps. [Conforme en cela à] certains clubs de gymnastique [qui] ont ainsi pu construire leur publicité avec le slogan : "j'ai rendez-vous avec moi" »[3].

[1] 37,1% des hommes ne viennent que pour la salle de fitness. A l'inverse, 22,4% des femmes qui ont déjà utilisé la salle de fitness n'y vont presque jamais.
[2] Pinçon Michel et Pinçon-Charlot Monique, *Sociologie de la bourgeoisie*, *op. cit.*, p.96.
[3] *Ibid.*

« pour quoi prépare-t-on son corps ? » : *une pratique sportive individualisante*

Comme Thomas qui me confie lors d'une pause qu'il « n'aime pas venir ici [et] ne reste pas longtemps », beaucoup de membres du club ne font que passer. Une analyse du questionnaire souligne que le temps moyen passé au club se situe entre une heure et demie et deux heures. Or le temps moyen passé en salle de fitness est d'une heure. Pour la plupart des membres, le passage dans la salle de fitness est donc l'essentiel du temps passé au club, mais il s'agit d'un temps où on parle peu et où on s'active beaucoup. De toute façon de par le dispositif de la salle, les possibilités de dialogue sont limitées : on parle soit à des gens qu'on connaît et donc on retombe sur des sociabilités « extra office » (des discussions très rapides quand on croise « par hasard » un supérieur hiérarchique), soit on parle aux « *fitness instructors* » en tenue bleu et qui sont rarement moins de trois ou quatre dans la salle (à 80% des hommes).

Ce dernier point n'est pas anodin, la présence répétée d'instructeurs salariés par le club facilite l'apprentissage du fonctionnement de chacun des appareils par les membres. Des conseils « professionnels » sont donnés au nouvel arrivant afin qu'il se perfectionne de façon progressive. Mais cet encadrement a un effet secondaire qui va également dans le sens d'une individualisation de la pratique car la médiatisation par ces salariés du rapport aux appareils rend inutile voire dissonante la pratique qui consisterait à avoir recours à un autre membre pour se faire expliquer le fonctionnement de telle ou telle machine. De même, sur les haltères couchés les plus lourds, inutile d'avoir recours à un « ami » ou une « connaissance » pour retenir la barre et prévenir tout accident : il suffit de faire appel à un salarié. Par contraste avec d'autres salles de sport plus populaires[1], les conseils et l'attention de ces salariés retirent paradoxalement un des rares sujets de conversation anodin possibles qui permet de lier connaissance dans un club de ce type. Les questions à poser étant supposées être posées aux « gens qui sont là pour ça », le coût de l'interaction avec son voisin est d'autant plus élevé qu'on ne peut aborder les questions liées à la pratique de peur de se voir renvoyer vers des « *fitness instructors* » qui, en plus de vous expliquer le fonctionnement technique, vous donneront des conseils adaptés à votre morphologie, votre poids, votre niveau cardio, etc. L'autre différence de taille qui saute rapidement aux yeux, si on compare cette salle de sport aux deux que nous avions pu fréquenter en banlieue parisienne, est bien sûr le type de poids et d'effort consenti dans la salle.

journal de terrain, janvier 2010

> « Depuis les appareils de course, la seule vue possible et immanquable est celle des appareils de poids, de levée, occupés prioritairement par les hommes (aujourd'hui en deux heures d'observation seule une femme de 45 ans coachée par un employé du club se risquera aux poids), qui eux-mêmes peuvent regarder… leur propre reflet dans des miroirs. Et de fait beaucoup se regardent en train de soulever des poids ou même tout simplement en tee-shirt sans rien faire ! Sur ces machines du fond, je remarque que les poids soulevés sont beaucoup plus légers que ceux que soulevaient les usagers de la salle de musculation que je fréquentais lorsque j'habitais en région parisienne. Très clairement les hommes ici semblent ne pas faire de gonflette et entendent surtout « se sculpter les corps ». Ils soulèvent rarement plus de 50 kilos. Il s'agit de se muscler mais sans que cela se voit trop. Pour le dire simplement, il s'agit d'être « bien affuté », « ferme » plus que « musclé ». Après quinze minutes d'efforts, Thomas arrête sa session. La veille son copain lui a fait remarqué qu'il fallait « qu'il se calme sur la muscu afin de ne pas ressembler à un « monsieur muscle » »…

Cette idée que le rapport aux pratiques de musculation n'est pas la même dans les classes populaires que dans les classes supérieures n'est bien sûr pas nouvelle[2]. L'usage qui est fait ici du « fitness » en opposition à la « muscu » n'étonnera pas les sociologues du sport[3]. Les membres de

[1] Le temps de l'enquête nous fréquentions en parallèle deux salles de sport (une à Pantin, une à Drancy). Sans mener une enquête strictement parallèle (ce qui était notre projet initial mais ne put être mené à terme faute de temps), ces deux salles offraient un point de comparaison avec ce club privé bruxellois. Les professions des participants de l'autre salle telle qu'elle ressortait de l'observation (bagagiste, jardinier municipal, etc.) et le coût d'entrée financier moindre de la salle avait pour pendant une quasi auto-gestion de la salle.

[2] Sur la façon dont le corps peut devenir un vecteur d'identité sociale dans les couches supérieures et sur les usages différenciés d'un même sport individuel selon l'origine sociale, voir : Christine Detrez, *La construction sociale du corps*, Paris, Seuil, 2002, pp.146 et suivantes.

[3] Pour une sociologie du sport liant stratification sociale et distinctions dans les pratiques sportives, voir notamment : Washington Robert E. and Karen David, « Sport and society », *Annual Review of Sociology*, vol.27, 2001, pp.187-212.

l'*Omnium Club* utilisent celui-ci afin de « sculpter leur corps » à travers l'utilisation successive et programmée à la minute près d'une série d'appareils toujours disponibles (une grosse différence aussi avec une salle de sports publique où la divagation d'appareils en appareils est liée à une surpopulation qui produit des temps morts ou des attentes avant d'accéder à l'appareil escompté). Bien sûr, l'usage de cette salle de sport non mixte et l'utilisation des appareils sont fortement déterminés par le genre. Comme en attestent les tris croisés ci-dessous les femmes sont moins assidues. Elles s'orientent prioritairement vers les instruments de « tonicité » et les appareils d'escalier susceptibles d'affiner jambes, fessiers et abdominaux, là où les hommes s'orientent plus volontiers vers les haltères, appareils de musculation des bras et haut du corps.

Si les moyens divergent, la finalité reste néanmoins la même. Dans le cadre de cette utilisation régulière de la salle de fitness (67% des membres répondants à l'enquête viennent deux ou trois fois par semaine), la maîtrise sur le corps passe avant tout par une série d'exercices qui ne doivent pas rendre ostensible la musculation mais doivent éliminer néanmoins tout ce qui – selon les mots des instructeurs – « nuit aux courbes ». Si les miroirs qui recouvrent près d'un tiers des murs de la salle ne suffisent pas à l'auto-évaluation, les instructeurs n'hésitent pas à donner crûment leur avis s'ils sont sollicités sur le corps des membres :

journal de terrain, mars 2010

« Deux femmes d'une quarantaine d'années – que j'ai surnommé mentalement « les groupies » – vont sans cesse demander des conseils aux instructeurs. L'une d'elle en pantalon de jogging gris serré et en tee-shirt descend du tapis-roulant, arrête sa course lorsqu'elle voit passer près d'elle un des salariés du club, en tee-shirt bleu réglementaire. Elle court lui faire la bise en posant sa main sur l'épaule. Visiblement ils se sont croisés la veille dans un club discothèque du quartier…

- « La joggeuse : Comment ça va ? Pas trop fatigué d'hier soir ? Quand je suis partie à cinq heures j'ai vu que tu étais encore en train de danser. Je me suis dit « il vaut mieux qu'il ne se couche pas ».

- L'instructeur : En effet je ne me suis pas couché. Il ne faut pas se coucher sinon on peut pas aller travailler après ça.

- La joggeuse : Ça va tu tiens bien… ?

- L'instructeur : Oui ça va, mais c'est vrai que ce soir je vais bien dormir.

- La joggeuse : Bon moi je ne suis pas contente, pas contente de ça [*elle fait un demi tour sur elle-même et met ses deux mains sur ces fesses et montre son postérieur au fitness instructor*]

- L'instructeur [*impassible*] : De tes fesses ?

- Oui

- Pourquoi ça va là… Tu voudrais qu'elles soient comment ?

- Eh bien pas comme ça plus hautes [*elle les remonte avec les mains*] et puis moins larges.

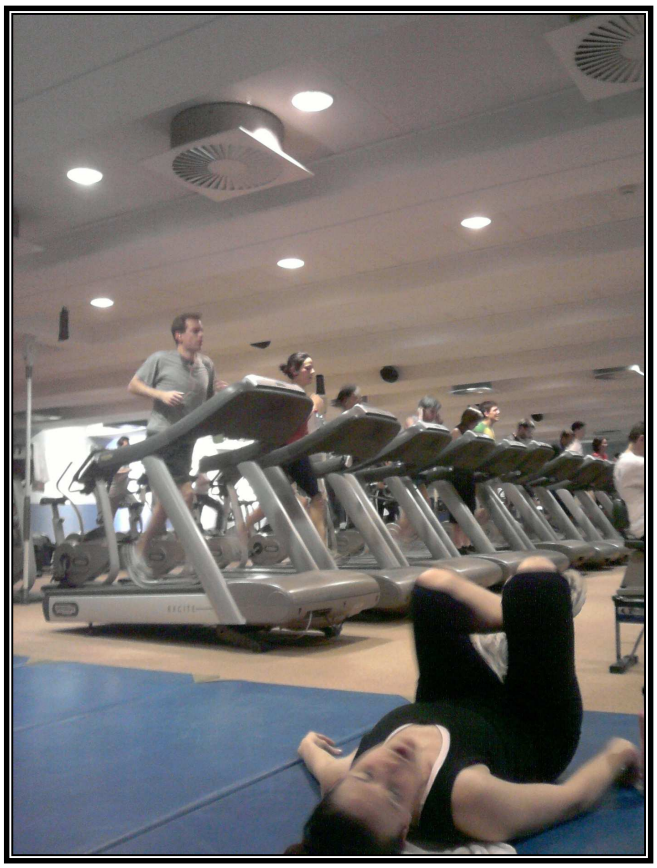
- L'instructeur [*toujours aussi technique*] : Tu devrais faire de la machine là-bas [*il lui montre une machine spécifique où une femme déjà allongée fait remonter un poids avec l'arrière de sa cuisse*]. C'est fait exprès. Et puis surtout il ne faut plus manger de gras. Plus de frites tout ça, car c'est ça qui fait ça.

- La fille : [*un peu déçue de la réponse de l'instructeur très technique et qui en plus remet en doute ses propres capacités de régulation de ses pratiques alimentaires*] oh mais ça je fais déjà !... ».

Nous n'avons pas eu l'occasion d'ethnographier des évaluations aussi dures des instructeurs à l'égard des membres hommes (les critiques portant plutôt généralement sur un aspect technique non maîtrisé pour tel ou tel appareil). La division genrée des usages du club recoupe une division genrée de l'évaluation. Surtout ces moments d'évaluation offrent pour les employés des moments de revanche sociale ciblés, limités dans le temps et dont on ne peut saisir le sens que si on les réinscrit dans l'ensemble de la relation de service qui les oblige et à travers laquelle ils subissent fréquemment des remarques des membres ou de leurs supérieurs[1]. Hormis ces rares interactions potentiellement hostiles avec les instructeurs qui visent à surveiller l'évolution du « travail sur le corps », la pratique reste donc, pour les membres du club, relativement individuelle. Tout est fait pour limiter les échanges et renforcer l'individualisation de la pratique. Sur chaque appareil des pancartes invitent en plusieurs langues à « nettoyer la machine après usage ». Un spray et du papier sont à disposition pour cela auprès du comptoir.

[1] Sur ces contraintes qui pèsent sur les salariés, voir notamment : Wipf Elodie et *al.*, « L'appréciation des compétences dans le recrutement des professionnels par les exploitants des salles de remise en forme », *Staps*, n°4, 2008, n°82, pp.9-28.

Photos 7 & 8 – De la performance personnelle à la projection sur le mur des résultats de chacun des participants pendant un cours de *spinning* | « Individualisation et mise en indicateurs » (*photos SL*)



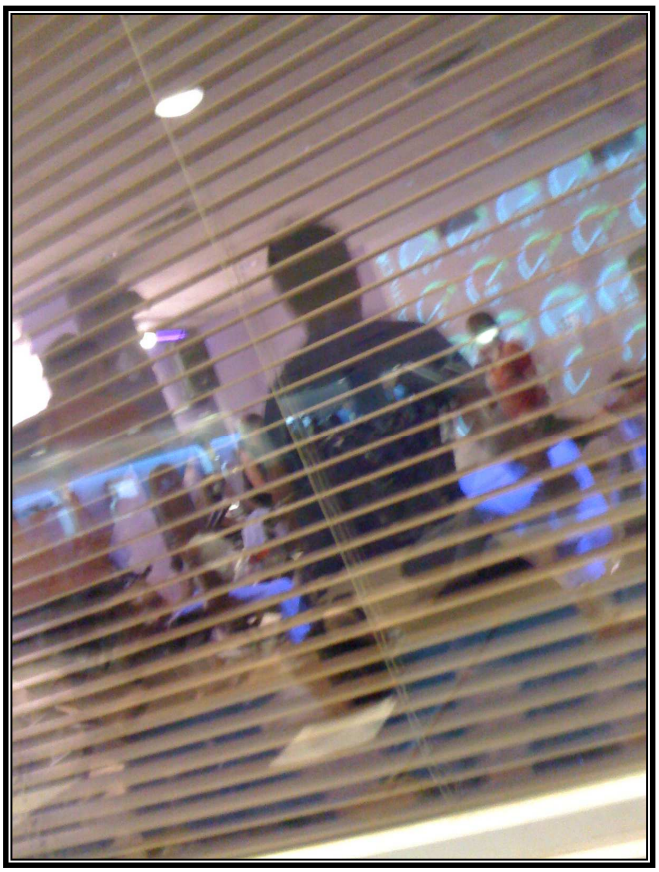


Tableau n°2 – Tri croisé | « Fréquence d'utilisation de la salle de fitness/Genre »

	Un homme		**Une femme**		**Total**	
	Eff.	%C	Eff.	%C	Eff.	%C
Presque jamais	12	6,2	68	22,4	80	16,1
Parfois quand j'ai assez de temps	36	18,6	120	39,6	156	31,4
Toujours mais je profite également des autres équipements	74	38,1	76	25,1	150	30,2
Toujours et je ne viens quasiment que pour ça	72	**37,1**	39	**12,9**	111	22,3
Total	194	100,0	303	100,0	497	100,0

Khi2=73,9 ddl=3 p=0,001 (Très significatif)

La pratique est inégalement respectée par les membres du club mais il n'est pas rare de voir homme ou femme prendre quelques minutes pour enlever toute trace de sueur de l'appareil utilisé avant de regagner un autre appareil ou les vestiaires. Cette absence de contact ou d'échanges connaît quelques exceptions. Notamment lorsque des exercices collectifs sont organisés dans les deux salles attenantes à la salle principale où se situent la plupart des appareils. Mais les liens qui se nouent alors semblent surtout empreints de compétition larvée.

la mise en compétition des corps et la mise en indicateurs des performances

Le fait que tous les appareils soient alignés en rang fait que l'on ne peut s'empêcher de se mesurer implicitement aux autres. Sur les tapis roulants par exemple, il est possible de voir la vitesse de son voisin de droite et de gauche, de percevoir depuis combien de temps ils sont là, voire de voir combien de calories ils ont perdu depuis le début de leur session. Sur la fin de ma première séance alors que j'essaie les machines « escalier », Thomas me fait ainsi par exemple remarquer que j'ai redescendu le niveau de difficulté plusieurs fois. Plus qu'une ambiance de rencontres propice à la constitution d'un « réseau » il règne, en effet, plutôt dans la salle une ambiance de compétition larvée, surtout lors des cours collectifs de *spinning* (vélos d'appartement). Le « compteur de vitesse » de chaque vélo est projeté à l'aide d'un vidéoprojecteur sur le mur de la salle ce qui permet en permanence de comparer son propre score aux autres participants, mais aussi expose vos propres performances à la vue de tous. L'instructeur pouvant même signaler que vous « faiblissez » si vraiment vous n'êtes plus dans la moyenne.

Cette mise en compétition passe systématiquement par une mise en indicateurs. Les participants les plus assidus disposent de clefs USB qu'ils peuvent brancher d'appareils en appareils et qui stockent leurs performances successives. En fin de session des bornes situées dans différents coins de la salle permettent de contrôler les diagrammes de performance sur chacun des appareils utilisés lors de la séance. A compter du mois prochain, l'*Omnium Club* va également investir dans des « ceintures cardio » qui se nouent autour de la poitrine et remplaceront avantageusement les clefs USB : les résultats de la séance étant envoyés directement et automatiquement sur l'e-mail du membre du club dès qu'il quitte la salle.

Cette pratique du sport individualisante et où s'expriment brutalement les évaluations sur les corps, la mise en concurrence des participants contraste avec l'expérience de solidarité relative (entraide sur les appareils, conseils entre membres visant à améliorer la pratique) et de mise à distance des évaluations réciproques à travers l'humour qui régnaient dans les salles de sport que nous avions pu fréquenter auparavant (à travers par exemple le « chambrage » de celui qui a mis un poids trop gros pour lui ou du nouvel arrivant). Difficile également de ne pas noter l'effet propre de cette mise en indicateurs sur la rationalisation systématique des performances tout au long des séances, même lorsque celle-ci est euphémisée à travers le discours de l'instructeur où lorsque l'exercice se fait au nom d'une « bonne cause » : comme c'est le cas en janvier 2010 lorsque, quelques jours après le tremblement de terre qui a secoué Haïti, le club prend le parti d'organiser une soirée « Spin for life ». Les membres du club se prêtent alors à une séance de *spinning* collective où le nombre de kilomètres courus par les participants se traduit par des fonds reversés par le club à une ONG : y compris l'activité bourgeoise de bienfaisance prend dans le club une forme conforme aux impératifs de performance et d'ascétisme.

Si la coupure avec l'extérieur est réelle, ce n'est pas pour autant que se déploierait à l'intérieur du club une sociabilité ou une solidarité active. Au contraire, le relâchement des habitus dans cet espace confiné ne produit pas une solidarité immanente. Il laisse pleinement s'exprimer une forme d'individualisme mettant en valeur le contrôle sur son propre corps, la capacité à le soumettre à un effort rationalisé, éventuellement en comparaison avec d'autres membres. Loin de développer une logique plus coopérative ou basée sur l'absence de jugements – comme le décrivent Maxine Leeds Craig et Rita Liberti dans leur analyse d'un « gym » féminisé et protecteur[1] –, cette logique concerne aussi les cours suivis par les femmes (comme ci-dessus en illustration le *spinning*). Cet aspect individualiste est renforcé par les conditions spécifiques d'isolement qu'expérimentent certains expatriés fréquentant le club. Se sachant là pour des contrats de courte durée ou venant d'arriver dans la

[1] Leeds Maxine Craig et Liberti Rita, « "Cause That's What Girls Do": The Making of a Feminized Gym », *Gender and Society*, n°5, vol.21, 2007, pp.676-699.

capitale belge, les moments passés au club restent pour eux des moments de relative solitude.

un entre-soi à la sociabilité peu intense : la solitude de « l'expat »

Là aussi, l'intuition de départ qui faisait du club un lieu d'observation possible d'une sociabilité hors travail susceptible d'être ré-exploitée dans la sphère professionnelle incite à la prudence. A l'opposé du mythe du lobbyiste ou du très haut fonctionnaire tissant sans cesse la toile de son réseau, le club est aussi le cadre où s'exprime visiblement la solitude d'une partie des nouveaux venus sur Bruxelles. L'abonnement au club est le prix pour la pratique d'un sport dans un entre-soi particulier mais il ne garantit en l'espèce nullement l'accumulation d'un capital social spécifique. L'observation ethnographique, en ce qu'elle n'est pas calée sur les horaires minutés des membres les plus anciens sur Bruxelles qui ne font du club qu'un lieu de passage, révèle à quel point certains membres « font durer » leur passage au club. Ils s'attardent dans le restaurant ou au bar, seuls, sans nécessairement lier connaissance mais passant quelques heures à lire ou à boire avant de rentrer chez eux.

De même, il n'est pas rare de voir dans la salle de fitness des hommes seuls prendre des temps de récupération extrêmement longs entre l'utilisation de deux appareils. Le suréquipement de la salle ne rend pas visible ces moments où on étire le temps d'utilisation au-delà du nécessaire. Chacun vacant à un travail personnel sur ses propres performances, personne ne remarque le temps démesuré qui s'offre à ceux qui n'ont rien de spécifique à faire après le travail. Cette solitude touche autant les hommes que les femmes.

Environ un tiers des membres déclare ne pas connaître « plus de trois membres ». Mais même pour ceux qui déclarent « connaître » des membres dans le club, la question du « degré de connaissance de ces membres » reste entière. Beaucoup connaissent « de loin » des collègues du bureau et c'est bien souvent aux salariés du club de faire vivre une ambiance festive au sein du club à travers des événements planifiés et annoncés à l'avance. Le degré de relative anomie qui règne dans le club n'empêche bien sûr pas que des noyaux de membres se constituent, le plus souvent autour de groupes de collègues La place manque ici pour détailler des contre-exemples qui amèneraient à nuancer le propos sur cette solitude et cette anomie relative. Ce propos général ne vaut d'ailleurs sans doute pas pour certains adhérents du club : notamment l'usage qui est fait à certaines heures de la journée par les membres homosexuels, le vestiaire devenant un lieu de drague ostensible ; mais aussi l'usage qui est fait par les femmes de certains cours (presque entièrement désertés par les hommes). Cependant la rareté des échanges, les affinités professionnelles qui vont souvent de pair avec des regroupements par « nationalité » renforcent la sensation de l'existence au sein du club de groupements peu nombreux et faiblement structurés qui cohabitent sans nécessairement communiquer.

les ratés ponctuels dans la fabrique d'un « habitus cosmopolite »

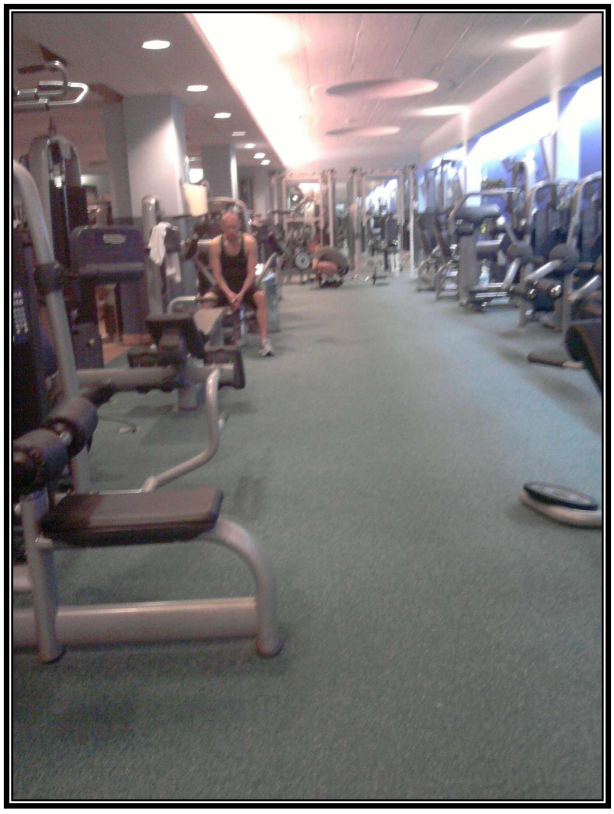
Contrairement à d'autres lieux sur Bruxelles qui peuvent participer à la constitution d'un *habitus cosmopolite* susceptible d'être ré-exploité dans les interactions professionnelles l'Omnium Club serait plutôt le lieu d'un regroupement par nationalité d'origine. Dès lors, loin de garantir la consolidation d'un habitus dénationalisé, le club est bien souvent le théâtre de conflits où ces inégalités sociales et professionnelles se retraduisent dans le discours de la nationalité ou de l'écart culturel. De même, les échanges réduits mais parfois conflictuels incitent à la construction de représentations stéréotypés des différents types de membres selon leurs pays d'origine, un réductionnisme culturel, dont les salariés du club se font les vecteurs tout autant que les membres – comme cela transparaît de cet entretien avec le gérant du club :

> « C'est un des soucis que l'on a vraiment dans le club. On a un vrai problème de civisme. Et je pense que ce problème de civisme il est lié à ça. Il y a bien sûr des degrés différents d'éducation. Mais il y a aussi une perception différente de ce qu'il est convenable de faire ou pas. Dans les vestiaires notamment. Surtout avec les femmes. J'ai encore eu une bagarre hier dans les vestiaires. Avec les hommes j'ai moins ça mais avec les femmes ça arrive fréquemment. Le personnel a dû encore intervenir. (…) Vous prenez deux femmes, vous me dites leur nationalité et je sais déjà à l'avance si ça va bien se passer ou pas. Par exemple, une fille des pays de l'est et une espagnole. Ça va mal se passer car l'espagnole dans le vestiaire va occuper tout l'espace, elle va étaler ses affaires. La fille de l'est aussi a besoin d'espace mais cela ne s'exprime pas de la même façon. Si l'autre pénètre son espace ça dégénère. Par exemple si l'espagnole

Tableau n°3 – Tri à plat | « Fréquence de fréquentation de la salle de fitness »

	Nombre réponses	Pourcentage sur interrogés
Seul(e)	**458**	**79,5%**
Avec mon ou ma compagnon(e)	100	17,4%
Avec un ou plusieurs collègues	34	5,9%
Avec un ou plusieurs amis	27	4,7%
En Famille	7	1,2%

Photos 9 & 10 – Dans le club | « La solitude de l'"expat" » (*photos SL*)



met le pied sur le banc pour faire son lacet ou la bouscule en passant devant elle ça peut rapidement monter. – *Ca arrive souvent ?* – Il faut qu'on fasse attention notamment dans les cours. Si on met dans la piscine à côté deux filles de pays différents comme cela ça peut vite mal se passer. (…) L'autre jour on a interrogé le club des membres sur la question des règles d'hygiène dans la salle de fitness. Et bien par exemple sur la simple question de savoir si on a le droit d'apporter à manger dans la salle de fitness on a eu des réactions très très différentes selon la nationalité. (…) Il faut bien voir par exemple que les membres des pays scandinaves ils vont nettoyer l'appareil [*de fitness*] avant et après l'avoir utilisé alors que d'autres, un Italien par exemple il ne va le nettoyer ni avant ni après. Donc là aussi ça peut créer des conflits ou des accrochages. »[1]

L'ethnicisation des perceptions, la représentation réciproque sur des bases nationales produit du continu, des repères stables au sein de cet espace relativement fragmenté. Pointer l'appartenance nationale permet de retraduire sous un angle culturaliste et sténographique un ensemble de propriétés sociales et de positionner les membres le long d'un continuum « civique/non civique », « conforme aux attentes du club/non conforme » qui renseigne tout autant sur les aspirations des dirigeants du club que sur celles des membres les plus anciens. La constitution d'un corps de fonctionnaires européens puisant inégalement dans différentes fractions des classes dominantes nationales, les inégalités internes restent fortes dans le club et entre pays en termes de revenus. Les « bagarres » éclatant régulièrement tant dans les vestiaires des hommes que des femmes contrastent avec l'image feutrée que veut donner le club et témoignent des logiques contradictoires sur lesquelles repose la pratique sportive dans le club : individualisme et compétition ne cohabitant que difficilement avec l'affirmation d'un fonds commun cosmopolite. Ainsi Filipo[2], fonctionnaire de nationalité italienne travaillant pour la Commission depuis plus de dix ans semble très investi dans la vie du club (il est membre du club des membres et vient à l'*Omnium* depuis 2003) mais il regrette dans le même temps l'ambiance qui règne dans les vestiaires certains soirs :

« Je sais qu'on a volé des choses à des femmes et des hommes. J'ai également été présent lors d'une dispute très forte, presque une bagarre entre deux membres hommes. A propos de l'utilisation des vestiaires. (…). Je ne les ai pas séparés ils ont commencé à crier… Ils se sont donnés rendez-vous à l'extérieur mais à l'extérieur il ne s'est rien passé j'ai l'impression. Mais ce n'était pas la première fois qu'il se passait quelque chose. (…) Mais bon pour l'instant on est des personnes civilisées et ça tient… ».

Le cosmopolitisme en tant que discours promouvant la fusion des origines nationales et célébrant les différences n'est que peu visible dans le club. L'absence de sociabilité intensive rendant de toute façon très rare l'établissement de discussions sur les supposées différences culturelles. Se pose alors la question de ce qui fait que ce club fonctionne néanmoins comme un espace séparé de l'extérieur. Comment cet entre-soi, malgré ses ratés ponctuels, peut-il se prévaloir d'une certaine pérennité ?

un retour nécessaire sur une notion : chaque entre-soi est-il *d'abord* un espace de sociabilité ?

Si la notion d'*entre-soi* fait partie du patrimoine commun des sciences humaines et sociales (que ce soit en histoire, sociologie, géographie, psychologie, etc.), le recours à celle-ci semble à la fois extrêmement courante et tentante lorsqu'il est question de mener une sociologie des classes dominantes. Disposant des ressources nécessaires pour maintenir durablement un marché protégé favorable à l'échange des biens symboliques, à la fructification de leur capital social, les couches supérieures sembleraient de prime abord plus prédisposées que d'autres groupes sociaux à produire des scènes sociales fermées sur elles-mêmes et dont l'accès resterait relativement improbable pour des membres extérieurs. En enquêtant sur les clubs fermés, les résidences inaccessibles ou les mondanités codifiées, les travaux de Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot ont contribué à la diffusion de cette notion pour analyser les pratiques de la grande bourgeoisie. Leur intérêt pour la sociologie urbaine et surtout pour la dimension spatiale des processus de domination a eu notamment pour effet positif d'arrimer cette notion d'entre-soi, potentiellement psychologisante, à une

[1] Entretien octobre 2010.

[2] Filipo a 38 ans, il réside à Evere et vit en Belgique depuis plus de dix ans. Il a découvert le club via un autre membre. Il vient au club trois fois par semaine en moyenne, seul. Il dit connaître plus d'une dizaine de membres et n'utilise quasiment que la salle de fitness.

analyse véritablement sociologique du travail produit par la grande bourgeoisie pour entretenir et consolider les barrières symboliques mais aussi matérielles et financières de ces lieux clos[1]. Comme ces derniers le soulignent à travers leur travail sur l'histoire des lieux de villégiature (comme Deauville) ou la villa Montmorency, pour la grande bourgeoisie[2] la constitution d'un entre-soi est à la fois l'expression d'un pouvoir sur l'espace et le lieu d'une intense sociabilité au fondement de la puissance du groupe. « Le pouvoir social » écrivent-ils « étant aussi un pouvoir sur l'espace, la haute société exprime son unité profonde par la recherche systématique de l'entre-soi dans l'habitat et dans les lieux de villégiature. Cette ségrégation, qui est surtout une agrégation des semblables, produit un effet de méconnaissance par la séparation d'avec le reste de la société. Que se passe-t-il à l'abri des regards indiscrets ? *D'abord une intense sociabilité*, dont les enjeux sont beaucoup plus importants que ne le laisse supposer une expression comme "vie mondaine". A travers celle-ci s'accumule et se gère une forme de richesse essentielle, le capital social »[3]. Au-delà de la question des dynamiques spatiales à grande échelle, cette notion d'entre-soi transposée désormais de façon systématique par les sociologues des classes dominantes pour décrire les grandes écoles, mais aussi les clubs et cercles privés, les lieux de loisirs – comme c'est le cas pour l'*Omnium Club* restent-elle pour autant pertinente ? Nous défendrons ici l'idée qu'elle ne reste pertinente que si l'on prend le temps de qualifier le mode de sociabilité dominant à l'intérieur de l'entre-soi étudié. Dès lors que l'on ne prend pour terrain d'enquête la très grande bourgeoisie dans ses moments de sociabilité aux tonalités familiales ou mondaines, il est tout à fait possible d'imaginer des formes d'entre-soi où la sociabilité directe et expressive est disqualifiée. Les notions d'entre soi et de capital social s'articulent d'une manière différente suivant les groupes sociaux considérés (ici la haute fonction publique européenne expatriée est majoritaire) mais aussi en fonction des relations qui se nouent entre les usages légitimes d'un lieu et les cadres d'interaction qui structurent ces séquences « hors travail »: ici c'est plus sur le mode de la compétition et de la construction de valeurs communes et moins sur le modèle de la famille et d'une sociabilité « privée » que repose cet entre-soi.

un entre-soi… mais sans solidarité collective

La notion d'entre-soi désigne tout à la fois des espaces sociaux relativement séparés de l'extérieur (un lieu social à part), la capacité d'un groupe à pérenniser un processus « *d'agrégation des semblables et ségrégation des dissemblables* »[4] (la capacité à maintenir un sas sélectif) et un processus d'homogénéisation des goûts nécessaire à la consolidation du groupe (un lieu où se constitue l'« *euphorie des évidences partagées* » selon l'expression de Bourdieu). De façon sténographique, cette notion d'entre-soi a donc le mérite de décrire trois types de faits sociaux dans le même mouvement. Elle décrit tout à la fois : L'existence objective d'un microcosme social coupé vis à vis de l'extérieur (❶) ; le pouvoir d'un groupe social d'entretenir durablement une coupure relative vis à vis de l'extérieur et d'opérer une sélection sociale à même de faire fructifier un capital social (❷) et un processus d'homogénéisation durable ou pour le moins la production d'un « ethos » commun au sein d'un espace protégé (❸).

L'exemple de l'Omnium Club nous rappelle cependant que ces trois dimensions sont inégalement présentes pour chaque entre-soi. Ce club privé a, en effet, le mérite d'offrir le contre-exemple d'un entre-soi investi par différentes fractions des classes dominantes mais où paradoxalement la coupure vis-à-vis de l'extérieur semble être l'essentiel et l'intensité de la sociabilité finalement secondaire. Cela ne signifie pas pour autant que l'Omnium Club ne contribue pas paradoxalement à une *homogénéisation progressive des pratiques* des classes dominantes. En invitant ces différentes fractions des classes dominantes à s'adonner dans un même lieu à la pratique individualisée d'une série d'activités sportives, en invitant chacun à faire ce qui doit

[1] Sur l'essor du secteur des résidences fermées et d'espaces résidentiels surveillés dans différents pays, voir notamment : Lorenc Valcarce F., *La sécurité privée en Argentine*, Paris, Karthala, 2011 ; Chevalier Jacques et Carballo Cristina, « Fermetures résidentielles et quête de l'entre-soi, entre Nord et Sud des Amériques », *L'espace géographique*, vol.4, n°33, 2004, pp.325-335. Sur la France, lire les travaux sur la France de Billard et Madoré.

[2] Ce « pouvoir sur l'espace » est bien sûr également caractéristique d'autres composantes des classes dominantes comme les héritiers de l'aristocratie pour qui les pratiques de « multirésidence » sous-tendent toujours des pratiques de sociabilité protégées de l'extérieur. (Cf. Saint-Martin Monique de, *L'espace de la noblesse*, Paris, Métaillé, 1993, p.90 et sq.)

[3] Pinçon Michel et Pinçon-Charlot Monique, *Sociologie de la bourgeoisie*, *op.cit.*, p.6. Souligné par nous.

[4] *Ibid.*, p.25.

être fait selon sa propre position afin de se conformer à une série de standards et de modèles d'accomplissement esthétiques ou sportifs, le club accomplit paradoxalement une fonction collective sous des formes individualisantes. Il valorise la diffusion d'une série de « canons » et de façons de faire communs à un groupe hétérogène du point de vue des revenus et des nationalités.

Sous cet angle l'entre-soi n'apparaît pas uniquement comme le lieu d'expression d'un sens du collectif. En tant que moment privilégié où peut « s'exprimer les goûts et d'adopter les manières et les comportements les plus profondément intériorisés, ce qui n'est guère possible dans les situations de mixité »[1], l'intégration à ce type de club peut paradoxalement être le moment où la régression vers les habitus s'opère sous la forme d'une affirmation échevelée d'un rapport simultanément individualisé à une pratique sportive et concurrentiel avec ses semblables.

un entre-soi où s'acquiert individuellement un goût commun

L'accumulation du capital social est ici secondaire. On peut paradoxalement payer et chercher à se regrouper pour s'adonner à une pratique individualisante, se regrouper pour affirmer le rapport généralement individualisé de sa classe sociale à une pratique sociale[2]. La plupart des usagers du club sont capables de mener une sociologie spontanée des usagers du club. L'*Omnium Club* leur assure un sentiment électif minimal alimentant un rapport distinctif à leur pratique sportive : comme en témoigne l'exemple de Philippe (nationalité française, fonctionnaire de l'UE depuis 1999 et résidant à Uccle qui vient au club depuis 4 ans trois fois par semaine) :

> « [*Les autres membres*] c'est la même sociologie, on est tous dans le même type de boulots… Bon alors on voit il y a les cabinets d'avocats qui sont dans le quartier, il y a les gens qui sont dans les banques qui sont dans le quartier, il y a des gens qui sont à la Commission, au Parlement, peut être moins au Parlement car ils ont leur salle. (…) Des collègues vraiment collègues, je n'en croise pas en revanche des gens qui travaillent dans le même type de boulot, évidemment il n'y a que ça [*il rit*]… C'est simple. J'aime bien cet endroit et je suis fidèle. (…) La qualité de ce qu'on trouve ici, les infrastructures qui sont entretenues assez largement… Les douches en assez grand nombre, les lockers rooms les trucs comme ça, quelque part aussi ça se reflète, il faut payer… (…) Le club c'est pas la muscu mais d'avoir un mode de vie, d'équilibrer son mode de vie globalement. (…) C'est pas une salle où on voit des types qui font de la gonflette et qui s'échangent des pilules dans le vestiaire. Ça ils vont ailleurs ces gens là. »[3]

Accepter avec d'autres de payer pour ces détails matériels et croiser des personnes ayant fait le même choix semble une composante à part entière de ce qui entretient la pratique. Cela est particulièrement visible lorsque Klaus, lobbyiste allemand de 34 ans qui travaille pour un grand lobby de l'énergie, explique son retour au club après quelques mois d'absence. Il réside à Bruxelles depuis plus de 10 ans et est revenu à l'*Omnium Club* après l'avoir quitté pendant quelques mois au profit d'un club de fitness du quartier qui n'offre que l'accès à des installations fitness. Il vient au club trois fois par semaine (surtout pour courir), exclusivement à l'heure du déjeuner :

> « Quand j'ai quitté l'Omnium Club, je suis allé [*dans un autre club*] et j'ai détesté. Alors après six mois je suis revenu ici. – *Pourquoi l'aviez vous détesté ?* – Aussi loin du bureau. Moins d'équipements, la qualité du gym n'était pas la même. Des choses simples comme les serviettes. J'aime avoir deux serviettes quand je viens. Des choses très simples. Je suis facilement satisfait donc les petites choses sont importantes à mes yeux. Les détails, j'aime les détails. En général l'odeur dans les vestiaires des hommes n'est pas top. Mais le reste me semble bien. Le gym est bien et on sent que le club réinvestit. Pas comme [*dans l'autre club*] où quand je l'ai rejoint tout était neuf et après six mois tout tombait en panne. »

Tout se passe comme si la relative solitude et les contraintes précédemment décrites n'empêchaient pas la fréquentation de perdurer car le sentiment d'accéder à un espace différencié et non mixte socialement est assuré *a minima* et est perçu

[1] Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, *Les ghettos du gotha, comment la bourgeoisie défend ses espaces*, Seuil, 2007, p.27.

[2] Sur ce point précis, nos membres sont bien « seuls » mais « ensemble » comme les usagers du club montpellierain enquêté par Audrey Ernst et Charles Pigeassou (« Etre seuls ensemble : une figure moderne du lien social dans les centres de remise en forme », *Science et motricité*, n°56, 2005, pp.65-74). Hélas ces auteurs ne relient pas cette individualisation au substrat social du club. Lire la réponse critique qui rejoint ce que nous avons signalé plus haut sur la violence des évaluations faites aux membres femmes : Haissat S. et Travaillot Y., « La pratique dans les centres de remise en forme : des interactions normalisatrices entre les pratiquantes », *Science et motricité*, n°65, 2011.

[3] Entretien janvier 2011. Comme les deux entretiens qui suivent.

comme quelque chose de positif. C'est ce qui transparaît également des propos de Greta, fonctionnaire à la Commission, de nationalité allemande et qui réside à Bruxelles depuis plus de dix ans. Elle vient au club depuis quatre ans surtout pour suivre des cours d'aqua gym et insiste longuement sur qui elle ne croise *pas* dans le club :

> « Je trouve ça très agréable comparé aux salles de sport en Allemagne où je trouvais qu'il y avait des salles où il y a des filles qui parlent toutes habillées en rose et qui aiment bien être la première, devant le miroir et que tout le monde la regarde. Et les body builders types avec des gros muscles… Et ici ce n'est pas le cas. Ici on trouve plutôt des gens qui travaillent dans le quartier et aiment faire un peu de sport pour se rendre actifs. C'est un genre de gens très agréable. Ce sont des gens normaux... ».

Le travail de différenciation qu'opère le club sur le plan matériel est suffisamment fort pour faire revenir certains hésitants malgré le prix de l'adhésion. La mise à distance des autres formes de pratique des mêmes activités sportives s'opère par une condamnation du recours aux substances chimiques (les pilules, les poudres asséchantes…), la condamnation de la pratique musculatoire intense, le dégoût marqué par les tenues de sport trop ostensiblement colorées… Tout cela constitue autant de marqueurs détournés des usages prévalant dans d'autres salles de sport et surtout fréquentées par d'autres groupes sociaux. L'ensemble des descriptions qui sont faites individuellement se recoupent et témoignent de l'incorporation par les membres d'un jugement social commun sur la façon dont *devraient* être conduites ces activités. Tout fonctionne comme si la pratique individualisante avait – au final – fini par convertir les membres du club à un goût commun, à une vision partagée de ce que devrait être leur expérience sportive. C'est là paradoxalement une des preuves de l'existence d'un entre-soi et une des conditions de son maintien : chacun apprenant à s'approprier les marques distinctives valorisant une forme de pratique en confrontation avec ses expériences de classe antérieures. En ce sens, cet entre-soi n'est pas tant marqué par l'affirmation d'un cosmopolitisme culturel célébrant les différences de coutumes nationales que par l'homogénéisation et l'internationalisation de logiques distinctives constituées lors de socialisations antérieures et souvent non internationalisées. Cette acquisition d'un goût commun se constitue à partir de la réaffirmation d'une distance entre l'expérience présente – expérimentée dans le quartier européen – et les précédentes expériences de classe dissonantes et « nationales » : « les filles habillées en rose » et les « body-builders types » dans les salles de sport en Allemagne devenant le contrepoint de l'adhésion à un goût bourgeois et internationalisé à Bruxelles.

conclusion

En permettant de discuter la notion d'entre-soi cosmopolite, ces premières données d'enquête sur l'Omnium Club montrent de façon plus générale l'intérêt d'une mise à distance du point de vue indigène lorsque l'on étudie « un club » : le sociologue des élites enquêterait des agents sociaux « dominants » évoluant dans un « saint des saints » et ayant la capacité collective toujours assurée de « produire du réseau ». L'analyse de la stratification interne d'un entre-soi permet de lever le voile de cette distorsion en rendant compte de la persistance de différences d'usages ou de pratiques malgré la présence d'un discours d'institution affirmant l'uniformité et l'exceptionnalité des membres présents (que l'on retrouve dans le slogan du club « quand l'élite du business rencontre l'élite du bien-être »). Le détour par l'ethnographie permet de montrer les usages potentiellement individualisant de ces lieux collectifs. C'est là l'intérêt de faire fonctionner la boîte à outils des concepts. A défaut d'une distance vis-à-vis de l'utilisation routinisée de ce terme d'entre-soi n'est-il pas possible que ce qui fut rejeté dans les théories élitistes, (notamment l'idée d'une supériorité « naturelle » des élites portée par une certaine sociologie des élites italienne) puisse à tout moment resurgir sous un lexique initialement critique mais qui aurait fini par routiniser et monopoliser certains termes sociologiques, en finissant par réserver certaines notions aux seuls « dominants » ? Ce problème se pose tout autant avec la notion de *multipositionnalité* issue de l'article classique de Boltanski[1] et dont l'utilisation courante ou systématique tend à se réduire avec le temps à l'attribution aux seules classes dominantes d'une capacité de positionnement simultané dans différentes sphères d'activité sociale, ce qui reste dans une certaine mesure le fait de tout agent social. S'agit-il au final de réserver aux couches supérieures

[1] Boltanski Luc, « L'espace positionnel. Multiplicité des positions institutionnelles et habitus de classe », *Revue française de sociologie*, vol. XIV, 1973, pp.3-26.

la multipositionnalité, la capacité à se positionner dans *les trous structuraux afin de se positionner en intermédiaires entre des espaces sociaux distinct*[1] et aux classes populaires le « capital d'autochtonie »[2] se traduisant par une capacité à mobiliser plusieurs formes de capital social via l'inscription dans un espace local ?

Cette question renvoie en définitive à la question plus large des outils sociologiques que l'on mobilise pour analyser les classes dominantes et, partant, à la question liée du régime d'exception dont bénéficierait une « sociologie des élites ». Quel serait son degré d'autonomie vis-à-vis d'une sociologie « tout court », et du danger maintes fois dénoncés par Bourdieu du découpage de la sociologie non pas en objets construits mais en sujets donnés (sociologie du travail, du rural, etc.) ? Une réflexivité constante sur cette question est le seul moyen d'éviter que le sociologue se donnant pour objet les classes dominantes ne devienne « en bout de course » (et sans mauvais jeu de mots) *l'intellectuel organique* de son objet.

---

[1] Burt Ronald, « Le capital social, les *trous structuraux*, et l'entrepreneur », *Revue Française de Sociologie*, XXXVI, 1995, pp.599–628.

[2] Pour une transposition du capital d'autochtonie aux classes supérieures, lire : Tissot Sylvie, « De l'usage de la notion d'autochtonie dans l'étude des classes supérieures », *Regards sociologiques*, n°40, 2010. Sur la notion voir aussi dans le même numéro : Rénahy Nicolas, « Classes populaires et capital d'autochtonie. Genèse et usages d'une notion ».